
PARISIENS,
NE VOUS METTEZ POINT
MARTEL EN TÊTE,

Où les secrets inconnus découvrent.

A VOUS que c'est une charmante chose qu'un journal! Tous les matins un auteur fait au public confidence de tous ses secrets, de toutes ses pensées. Ses découvertes, les nouvelles vues de son génie deviennent l'aliment du public, sont l'objet des méditations, des conversations de tous les politiques de la capitale et de la province, qui épousent ses idées, les embellissent, les brodent, ajoutent à leur vraisemblance et à leur solidité.

Mais sur-tout si le journaliste est fougueux démocrate, c'est alors qu'il joue un rôle important, qu'il entraîne la multitude, qu'il la mène à son gré. Le grand nombre n'est pas celui des gens qui raisonnent. Il faut, pour la plupart des hommes, des faits singuliers, des récits hasardés, des réflexions vagues et hardies: il faut frapper leur imagination, les occuper sans cesse de complots, de conspirations, de conjurations vraies ou fausses. Ces lecteurs-

A

que
FRC
6678

MW 13458

là aiment à avoir peur ; ils dévoient avec avidité toutes ces nouvelles : plus elles sont fausses et ridicules même , et mieux elles prennent ; plus elles produisent de sensations , plus elles s'attirent la confiance.

Marat en a été long-temps la preuve : et s'il n'avoit pas abusé de la permission de mentir , si , par un travers d'esprit s'ingulier , il n'avoit pas trouvé tous les hommes coquins , excepté lui , enfin , s'il avoit voulu au moins reconnoître quelqu'autorité , il ne seroit point condamné à n'être plus lu que de ses colporteurs.

Il est un de ses dignes associés qui , avec un peu plus d'art , a dû faire fortune parmi le peuple : il ne fait pas tant de sorties contre l'assemblée nationale , il ne se tue pas à force de crier que Mirabeau , que tous ses membres sont corrompus ; mais il fait raisonner comme lui les grands mots de liberté et de patrie : comme lui , il nous invite tous les matins à courir sur nos aristocrates , dont le nombre , dit-il , n'est pas si petit qu'on veut le faire croire : à ces traits , sans doute , on reconnoît l'orateur du peuple.

Les anecdotes ne lui coûtent rien , et les conséquences encore moins. Trois ou quatre femmes , à ce qu'il dit , madame de la Roche-Aimond , madame de Chimai , et je ne sais qui encore , doivent quitter Paris et la France. Certes , quand cela seroit vrai , c'est faire beaucoup d'honneur à ces dames , que d'occuper d'elles le public , c'est retomber dans le défaut qu'on reprochoit à la gazette de France , de nous entretenir des allées et des venues des

ci-devant grands. Mais, que conclurons-nous de ces petits voyages? Oh! pour ceci, écoutons Martel: c'est que ces deux dames vont faire la contre-révolution, qui apparemment ne peut avoir lieu que par leur secours; c'est qu'elles servent de coureurs à leurs maîtres ou maîtresses, et « qu'ainsi un beau matin, à notre » réveil, nous entendrons dire que la cour des » Tuileries a tout doucement déménagé, et » qu'elle s'est transférée à Bruxelles ». La cour, il est vrai, si elle avoit un pareil dessein, ne sauroit être plus adroite que de nous en avertir tout bonnement d'avance. Si une dame de Chimai, une dame de la Roche-Aimond nous font une contre-révolution! ce sera un trait d'histoire à mettre dans le chapitre des grands effets produits par de petites causes.

On se doute qu'il n'a pas oublié le projet de Mesdames.

Nous voici au nœud gordien, à l'argument sans réplique. Oui, oui, pauvres parisiens, ç'en est fait; nous ne pouvons échapper à une contre-révolution: le prince de Condé a fait un manifeste contre nous? ce n'est pas cela qui est le plus funeste: vous ne savez pas quelle chose de bien plus justificatif — le voici: le prince de Condé fait enlever de l'église des Jésuites les cœurs de ses ancêtres, pour les faire transporter chez lui à Chantilly. Cela vous prouve que dans les projets qu'il médite, il ne veut pas manquer de cœur du moins; et aussi que bientôt Paris va être à feu et à sang, livré au pillage; qu'il craint que le soldat étranger au milieu de ses fureurs et de ses rapines,

n'aille attaquer bravement les morts. Oh ! l'on sait combien les grands sont tendres ! combien ils ont gardé les sentimens de la nature ! quelle est leur piété filiale ! avant de songer à leurs intérêts , à leur fortune , à leurs dignités , leur ame si belle et si pure songe à la vertu , à ce respect religieux qu'on doit à des ombres chéries. Oui , c'est-là tout le portrait des grands , et sur-tout du ci-devant prince de Condé.

Plus loin , c'est un mouchard qui vient en fiacre implorer la protection d'un ami de Marat. Certes ce mouchard-là , puisque mouchard il y a , n'est pas si bête ; car il n'a pas dû oublier Louvain , que l'ami du peuple a tué ; or , ce mouchard va par l'ordre de *Mottier* sans doute , demander grace l'ami du peuple ; et cet ami de l'ami fait des reproches sanglans au fiacre , de ce qu'il a *deposé à sa porte une marchandise pestiférée* , et le pauvre cocher tout honteux fouette ses chevaux à tour de bras , pour se soustraire plus vite à des reproches si humilians.

Mais je ne sais à quoi je m'amuse ; ce sont-là des joujoux , des hochets d'enfans. Nous avons des choses bien plus fortes ; nous tenons de bons gros complots , bien dodus , et sur-tout bien avérés. « Les monarchiens ont formé un » comité secret , qu'ils appellent les *quatre-* » *vingt* , sans doute pour désigner le nombre » des membres qui le composent. Ces messieurs » les qua.re-vingt se répandent dans les diffé- » rens quartiers de la capitale. Chacun a sa » mission et son département particulier : l'un » s'introduit poliment dans une maison bour- » geoise ; l'autre s'ouvre un hôtel de ci-devant ;

» un troisième pénètre dans un magasin , dans
 » un atelier même. » Il semble que c'est une
 peinture des *quinze-vingt* que nous fait-là ce
 grand *Orateur* , en nous représentant ces pau-
 vres monarchiens , allant mendier des appuis
 de porte en porte. Il se peut faire que les mo-
 narchiens soient destinés à jouer ce sot rôle ;
 mais , après tout , il faut les supposer bien in-
 sensés , et nous bien crédules , pour dire qu'ils
 vont rappeler le monarchisme absolu , « pour
 » ne pas dire le despotisme , chambre haute ,
 » chambre basse , parlemens , elergé , noblesse ,
 » tout y est ressuscité , mais sous des formes
 » séduisantes. »

D'abord , pour le pauvre clergé , son affaire
 est faite ; les aristocrates n'en veulent pas plus
 que nous ; i's s'en servent quelques momens ,
 comme le singe se sert de la patte du chat :
 mais pour lui permettre jamais de former un
 ordre à part , d'avoir de grands biens , n'en
 croyez rien. La contre révolution seroit peut-
 être plus funeste au clergé qu'à nous. Nos
 contre-révolutionnaires ne laisseroient pas 15
 mille francs aux évêques , et 6 mille à des curés.
 Pour tout le reste , jamais on ne peut changer
 l'opinion et les mœurs : or , nos mœurs , nos
 opinions sont pour la liberté , quand même
 ils seroient vainqueurs , nous les entraînerions
 encore par-là ; nous les subjuguions , comme
 les Chinois ont subjugué par la force de leurs
 usages , les tartares , leurs conquérans.

J'aime beaucoup à entendre dire que les
 marchands , les artisans , regrettent l'ancien
 régime , à cause de la stagnation où se trouvent
 les arts et le commerce. La révolution n'est
 point cause de cet état de langueur ; et toute

personne de bon sens le connoît bien ; il eût eu lieu de façon ou d'autre. Car , de deux choses l'une , si l'ancien régime eût subsisté , ou la France eût fait banqueroute , ou elle eût été accablée d'impôts ; dans le premier cas , les capitalistes n'auroient point eu d'argent ; ils n'auroient point fait de dépenses , et l'argent seroit disparu. Dans le second cas , chacun n'auroit , pour ainsi dire , reçu d'argent que pour payer sa part des impôts : certes , il n'y auroit eu aucune différence dans notre situation , et tout homme raisonnable le sentira.

Mais je me hâte de venir au grand projet de contre-révolution ; ami lecteur , je ne veux pas que vous en perdiez un mot ; la pièce est trop curieuse , et pour le style et pour le fonds des choses. « Le dernier *Projet d'exécution* , auquel ils (les aristocrates) se soient arrêtés , et dont j'ai la preuve testimoniale , est , par le moyen de leurs émisaires , et de matières combustibles , routes prêtes de livrer aux flammes , dans le milieu de la nuit , plusieurs quartiers éloignés du château des Tuileries , et d'égorger tous les pompiers , à mesure qu'ils sortiroient de leurs corps-de-garde , afin que rien ne pût arrêter les progrès de l'incendie , favorisé par le vent impétueux qui règne cet hiver. Le premier mouvement des citoyens et des gardes nationales , étant de se porter en masse dans les lieux embrasés , pour arracher aux flammes leurs femmes , leurs enfans , leur famille ensevelie dans le sommeil , et leurs effets les plus précieux : en profitera de cette crise terrible qui appellera sur un seul point *l'intérêt général* , du désespoir où seront réduits les citoyens , d'être privés du secours des pompes ; pour s'emparer de gré ou de force

de Louis XVI, et l'entraîner sous la bannière autrichienne. » Il est bien fâcheux que le pompier à qui quelqu'aristocrate étourdi a eu la bonté de confier ce projet, n'ait voulu le dire qu'à deux personnes à l'oreille ; qu'il ait refusé de le dénoncer au comité des recherches ; craignant, assure-t-il, d'être accusé d'*extravagance*. Que ne le portoit-il au comité des recherches des Jac. ? Là il n'auroit rien eu à craindre d'une semblable inculpation. Heureusement pour nous qu'il n'est pas aisé d'entasser dans plusieurs endroits à-la-fois, des matières combustibles, sans qu'on le voie. Heureusement que lorsque le feu est quelque part, tout Paris n'a pas besoin de s'y jeter. Les secours du quartier suffisent, et que nous avons encore des capucins ; heureusement que la masse des gardes nationaux, en se précipitant vers le feu, empêcheroit bien d'égorger les pompiers. Heureusement enfin ; car je m'apperçois que dans notre malheur, nous serions très-heureux ; heureusement que cela dépendroit du *vent*, et que le vent change à tout moment.

Bons Parisiens ! ou compte bien sur votre complaisance, pour oser vous entretenir de pareilles fadaïses ! On veut que Louis XVI s'enfuit hors du royaume ; que roi en France, il aille jouer ailleurs un rôle subalterne, s'humilier devant des princes ses égaux. Il n'appartient qu'à un Louis XI, d'aller se jeter dans les bras des étrangers. Louis XVI vous aime et vous l'aimez ; en faut il d'avantage pour le fixer parmi vous ? S'il reste ici, sa famille pourroit-elle être heureuse ailleurs qu'auprès de lui ? Croyez-vous que les princes errans, fugitifs, goûtent beaucoup de plaisir à recevoir sur leur route quelque honneur aristocratique ? allez, leur cœur est ici.

Un seul de vos applaudissemens y répandroit la joie bien plus que toutes les fêtes de Venise. Qu'ils puissent se persuader qu'ils n'ont rien à craindre dans vos murs , et vous les y verrez accourir. Mais, tant que vous écouterez ces hommes au front d'airain , qui n'ont jamais écouté la vérité , que lorsqu'elle a servi leurs passions , comment les princes pourront-ils avoir quelque confiance ? Ne vous livrez pas aveuglément à des imposteurs qui *martellent* le bon sens , qui vous repaissent de chimères et de frayeurs , vous vivrez heureux , et tous les fugitifs reviendront ; le commerce reprendra sa première splendeur ; les arts refleuriront , et on ne cherchera plus Paris dans Paris même : on barbouillera , il est vrai , moins de papier ; mais ce malheur ne sera pas grand.